Patrick Ferla, homme de radio

Autor(en): **Ferla, Patrick / Gallaz, Christophe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 10

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932595

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

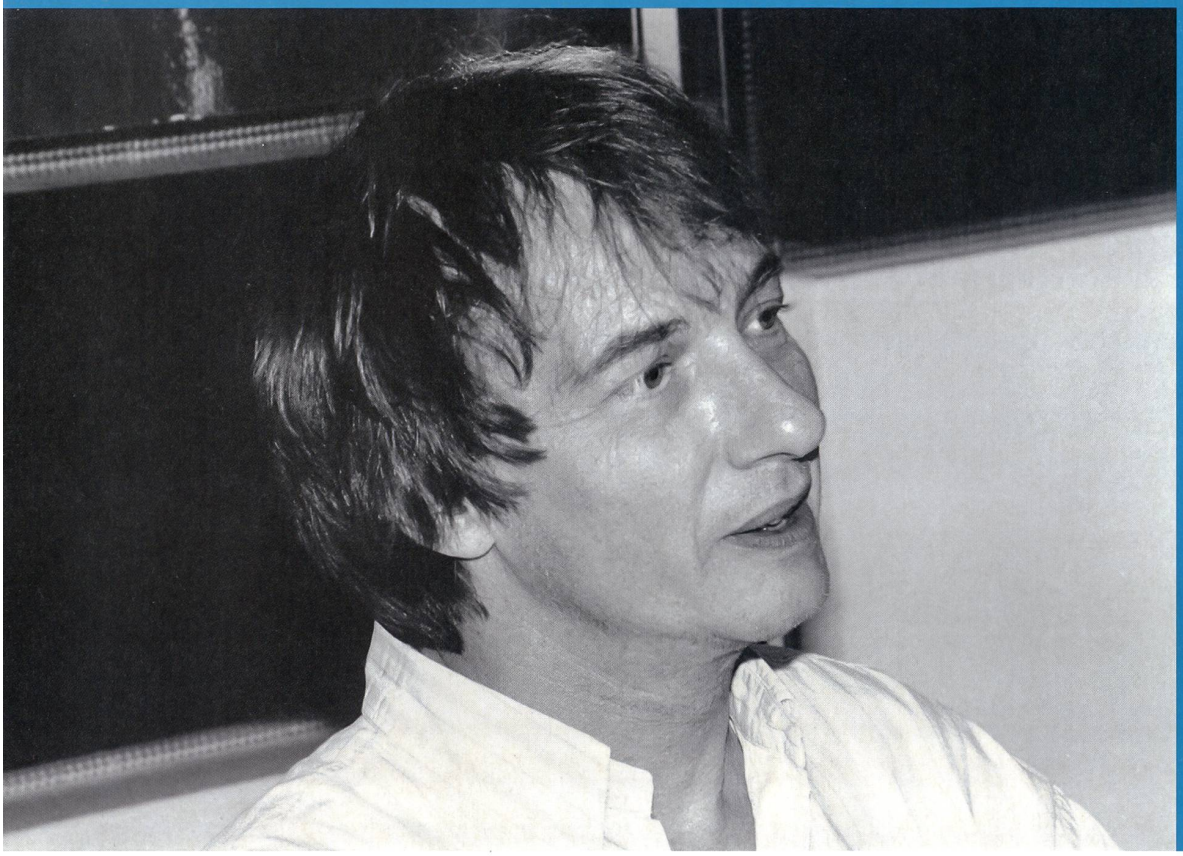
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Patrick Ferla, homme de radio



Services photo-radio ©Jean-Rémy Berthoud

Patrick Ferla, «légende» vivante de la RSR

Patrick Ferla, animateur de conversations radiophoniques abordant tous les domaines culturels et parfois politiques en Suisse romande, présente «Presque rien sur presque tout» chaque jour de 17 à 18 heures sur la première chaîne, et «Plans-séquence», au même moment de la journée, le samedi.

Propos recueillis par Christophe Gallaz

«Mes premiers souvenirs de cinéma sont moins des souvenirs de films que les souvenirs d'un rituel. J'avais alors cinq ou six ans. Nous habitions Corseaux, près de Vevey. Et mon père, quand il voulait me récompenser parce que je m'étais bien comporté durant la semaine, obscurcissait les fenêtres d'une chambre, tendait un drap sur un mur et y projetait quelques courts métrages de Charlot, par le moyen d'un simple appareil domestique.

«Ces petits films m'émerveillaient, bien sûr. Mais je suis resté surtout marqué par les préparatifs nécessaires: comprenez qu'il fallait préparer un lieu pour voir ces images, en transformant les décors de notre existence familiale quotidienne. Nous gagnions ensuite le cimetière au-dessus de la ville, où se trouvaient les tombes de mes grands-parents, par le pont du Fenil. Et là, nous devinions la présence de Chaplin au-delà des collines et des arbres.

«Durant mon adolescence, le théâtre m'a sans doute davantage intéressé que le cinéma. C'est un sentiment que j'éprouve encore parfois aujourd'hui, face à tant de films n'attestant jamais d'un point de vue cohérent. J'ai pourtant fait mon miel, à cette époque, de quelques films qu'on pourrait qualifier de politiques – comme ceux de Costa-Gavras ou de Boisset, dont je prélevais de quoi construire ma position face au monde.

«Puis vinrent, notamment grâce à mon métier (j'ai rejoint la Radio suisse romande à l'âge de vingt-et-un ans), des rencontres à travers lesquelles se sont précisées mes prédilections et mes exigences en matière de septième art. J'évoquerai Benjamin Romieux, confrère et commentateur cinématographique explosif, dont l'attitude permanente me fortifia dans l'idée qu'il faut exiger du cinéma non seulement des moments d'enchantement, voire de divertissement dans le plus prosaïque des cas, mais aussi des indications sur la cité réelle, telle qu'elle va.

«Ce rapport entre l'image et la réalité, au gré duquel la première transforme la seconde, voilà ce qui m'intéresse évidemment. Mais je n'en fais pas qu'un critère de réussite artistique. Maintenant que je vous en parle, je remarque ceci: au nombre de tous les cinéastes que j'ai côtoyés dans le cadre de mon travail ou de mes amitiés, seuls m'ont paru précieux, et vrais, ceux qui me donnaient le sentiment de n'être pas que cinéastes. Qui me donnaient le sentiment d'avoir été déracinés d'une patrie secrète, et s'étaient mis à réaliser des films pour dire et conjurer ce déracinement. Truffaut, par exemple, qui s'était environné de livres et puisait en eux, sans doute, ses plus belles mélodies. Ou Soutter, qui brûlait d'écrire.

«Le cinéma visité par autre chose que lui, voilà ce que j'aime. Je suis un fidèle d'Angelopoulos, dont le déroulement du temps constitue pour moi la matière principale. Je trouve magnifique telle séquence de Kieszlowski, dans «Bleu», je crois, où l'imminence d'un accident routier n'est signifiée que par la vision d'un dessous de voiture: celui-ci dégoutte d'eau parce que la route est mouillée, et l'on comprend aussitôt que le véhicule va glisser vers le pire. Tel est le cinéma qui m'aide à vivre: il fait défiler devant mes yeux des durées qui me font mûrir, et me lestent de gravité sans que j'aie pour autant besoin de vieillir.

«Je suis de plus en plus attentif aux films venus d'ailleurs, que ce soit d'Afrique ou d'Asie. L'industrie du divertissement conforme n'y règne pas entièrement – dont ne réchappent ici que quelques auteurs comme Tavernier ou Cantet, pour évoquer la France. Le cinéma d'Afrique ou d'Asie produit en effet, parfois, des films qu'on peut qualifier de nécessaires. Dans nos sociétés de consommation ambiantes, beaucoup de réalisateurs ne manifestent aucun espoir quant au présent, et moins encore quant à l'avenir. En Afrique ou en Asie, ils n'ont pas d'espoir non plus, et même encore moins. Mais eux voudraient que les choses bougent. Et leurs images en deviennent bouleversantes. Ils se disent et me montrent qu'ils se disent: le cinéma, c'est l'occasion ou jamais de changer la vie. Voilà le cadeau.»